

LE BAPTÊME DE JÉSUS

¹³Ce fut alors que Jésus vint de Nazareth en Galilée jusqu'au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui.

¹⁴Jean se défendait de baptiser Jésus, disant : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et c'est toi qui viens à moi ! »

¹⁵Jésus lui répondit : « Laisse-moi faire pour le présent, car c'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice. » Alors il le laissa faire.

¹⁶Après avoir été baptisé, Jésus sortit de l'eau ; pendant qu'il priait, les cieux s'ouvrirent et l'Esprit de Dieu descendit sur lui sous la forme d'une colombe.

¹⁷Et des cieux vint une voix : « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. »

(MATTHIEU, III, 13-17.)

²⁹Jean vit Jésus venant à lui, et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.

³⁰C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi.

³¹Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser d'eau. »

³²Jean rendit ce témoignage : « J'ai vu l'esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui.

³³Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit.

³⁴Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. »

(JEAN, I, 29-34.)

COMMENTAIRES

Les déclarations de Jean-Baptiste ne semblaient pas suffire à emporter la confiance du peuple. Jésus voulut que l'ambassade du prophète reçût de Lui-même une éclatante confirmation. Il voulut authentifier ce baptême de la Pénitence ; Il voulut donner dès le premier jour à tous les chefs, à tous les évêques, à tous les princes futurs, l'exemple complet des devoirs que le supérieur est tenu de par Dieu à rendre à ses inférieurs. Jésus descendit au Jourdain pour Se faire baptiser du baptême extérieur, Lui, chef de tous les baptêmes, dénominateur de toutes les créatures, pénitent volontaire de tous les péchés qu'Il ne commit jamais.

Il rejoint Jean entre Béthanie, le lieu de la grâce, et Béthabara, le lieu de la barque, le lieu du passage : entre la justice distributive de l'ancienne Loi et la faveur gratuite de la nouvelle. Jean Le désigne comme l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, en le prenant sur Soi. Par un mystère, en effet, dont Ses Amis les plus intimes ont seuls la notion pratique, Jésus, la Toute-Pureté, a permis que se répandent en Lui les hordes des impuretés, afin que désormais, à côté de chaque tentation, les pauvres êtres trouvent une vertu pour la vaincre ; afin que, au moment de payer chacune de leurs dettes anciennes, les pauvres humains en soient partiellement déchargés, afin que, en toute circonstance, faste ou néfaste, leur esprit, enivré ou craintif, puisse se reprendre sur un modèle impassible, sur ce calme divin, sur cette ineffable

sérénité. Depuis cet Agneau, il n'est plus, il ne sera jamais plus d'épreuve d'aucune sorte en face de laquelle nous ne trouvions, si nous le cherchons par les yeux de la foi, l'exemple surnaturel donné par Jésus ; et ceci, sur la terre et en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles.

Mais, seule la foi nous introduit dans ce mystère. Croyons d'abord, croyons contre la logique, croyons contre la vraisemblance, forçons-nous à croire, saisissons le Doute et terrassons-le sans écouter ses chuchotements. Songez donc : le Baptiste déclare qu'il ne connaissait pas Celui dont il avait mission d'annoncer la venue. Quelle ignorance incroyable et quelle étreinte puissante de l'Impossible ! Et quelle audace dans l'initiative de ce missionné qu'on aurait pu croire simplement un serviteur obéissant : « Je ne Le connaissais pas, dit-il, mais c'est pour qu'Il fût manifesté que je suis venu baptiser avec de l'eau. » Encore un mystère ici : la mise en présence de l'ordre divin et de l'accept humain. Dieu désigne un de Ses serviteurs et Il commande ; on croirait que celui-ci ne peut qu'obéir ; non, il reste libre d'examiner ; parfois il refuse, car l'homme n'est qu'un homme. Moïse a été indocile ; Élie a eu peur. Toutefois, si le serviteur obéit, son obéissance, qui est un don de Dieu, lui est comptée par ce même Dieu pour une décision libre. La tendresse du Père le veut ainsi pour que nous ayons, en même temps que le mérite d'obéir, celui de prendre une responsabilité. Mais j'en dis trop peut-être, ou pas assez ; nous nous promenons ici dans les paysages de l'essentielle Étrangeté, dans l'Inconnu propre, dans cet univers qui préexiste à la raison, qui subsiste après la raison, mais où on n'aborde qu'après avoir exploré toute la raison.

L'acte initial de la vie publique du Fils fut magnifié par la présence du Père et de l'Esprit. Jésus veut S'anéantir, et Jean se prosterne devant un ordre de l'exécution duquel le plus sublime des archanges ne serait jamais qu'infiniment indigne. Or cette double folie d'humiliation – Jésus l'exprime avec force –, c'est la justice de Dieu, c'est la Toute-Justice, incompréhensible à notre logique, parce qu'elle réalise l'accord ineffable de l'Infini avec le Fini. Aussi Jean est-il le seul à « voir » l'Esprit et à « entendre » le Père glorifier le Fils.

On pourrait de l'immense simplicité de ce texte partir en très hautes spéculations sur les rapports de l'ouïe, de l'entendement, de la foi, du sans-forme, du nombre, essence de la vibration, du temps enfin et de la durée avec le Père ; sur les correspondances de la lumière, de l'œil, de l'atmosphère, de l'oiseau, de l'espace avec l'Esprit. Mais il ne manque pas de cerveaux amoureux des métaphysiques pour s'absorber dans ces subtiles recherches ; notre domaine, à nous autres, c'est l'amour et l'action ; nous sommes certains que, lorsqu'il sera nécessaire, l'Esprit nous apprendra tout en un clin d'œil, et que, si nous vivons la Vérité du cœur et la Vérité des mains, la Vérité de l'intelligence nous sera gratuitement offerte.

SÉDIR, *Le sermon sur la montagne*, 1908.

En ce même temps, Jésus vint de Galilée vers Jean au Jourdain pour être baptisé par lui.

Jésus-Christ qui était venu pour être notre modèle en toutes choses, et qui avait bien voulu s'assujettir à toutes les lois des coupables, quoiqu'il fût très-innocent, pour finir les unes qui n'étaient que des cérémonies légales, et donner le prix et la valeur à celles qu'il voulait introduire, nous donne l'exemple des unes et des autres ; des premières, par sa Circoncision ; et des dernières, par son Baptême. Il nous fait singulièrement connaître combien le baptême et la pénitence nous sont nécessaires, puisque lui, qui est l'innocence essentielle, veut bien s'y soumettre ; la pénitence a cela de semblable au baptême, que, comme lui, elle tire l'âme de la mort du péché pour la faire entrer dans la vie de la grâce ; le baptême la tire du péché originel et la met dans la grâce ; la pénitence la retire du péché actuel et la réconcilie avec son Dieu.

Mais Jean l'en empêchait, disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi.

Et Jésus lui répondit : Laissez-moi faire pour cette heure ; car il faut que nous accomplissions de la sorte toute justice. Alors il acquiesça.

S. Jean regarda pour un moment les choses du côté de la raison, ne considérant pas que Jésus-Christ se soumettait à la loi qu'il voulait établir afin de la sanctifier et de s'en rendre le modèle. Jean voyait bien que

selon l'ordre véritable il devait tout attendre de son Sauveur ; et selon le sens moral, S. Jean, représentant la pénitence, disait à Jésus-Christ : Je n'ai que le premier baptême, qui est peu de chose ; *c'est à vous à me baptiser* par le S. Esprit et par le feu. *Comment vous*, qui avez passé et sanctifié tous les états, et qui les comprenez tous parfaitement en vous-même, *pouvez-vous venir à moi* ? Mais Jésus lui dit : *Laissez-moi faire pour cette heure* seulement ; parce que je ne viens à vous qui représentez la pénitence que pour faire voir que c'est vous qui introduisez les âmes à moi ; et qu'étant la voie, je veux bien moi-même passer par cette porte. *C'est de la sorte que nous accomplirons ensemble toute justice* ; vous, en recevant de moi ce que je vous communique, voie, vérité et vie ; et moi, entrant et introduisant les âmes par vous, comme c'est vous qui les devez conduire à moi.

Jésus-Christ nous fait voir par-là que lui et son saint précurseur ne faisaient ces choses que pour nous servir d'exemple ; et qu'ils accomplissaient par là toute justice ; tant celle de Dieu envers les hommes, qui se trouvait apaisée et satisfaite par le baptême de Jésus-Christ, que celle des hommes envers Dieu, qui s'accomplissait par le baptême de Jean, en ce qu'étant un baptême de pénitence, les hommes par ce travail rendent à Dieu toute la justice dont ils sont capables.

Jésus-Christ, étant baptisé, sortit aussitôt hors de l'eau ; et en même temps les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, et vint s'arrêter sur lui.

Au même instant, on entendit cette voix du ciel : Celui-là est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement.

Jésus-Christ sort de l'eau aussitôt qu'il a été baptisé, pour nous faire voir que cet état de pénitence active n'était qu'un passage à une autre plus parfaite. Je n'entends pas néanmoins par la pénitence les seules mortifications ; puisque S. Paul nous apprend que nous devons toujours *porter en notre corps la mortification de Jésus-Christ* (2. Corinth. 4. v. 10). Où il faut aussi observer que ce doit être la mortification de Jésus-Christ, et non la nôtre. La pénitence dont je parle, quand je dis qu'on ne doit pas s'y arrêter, est un repentir du passé, un détour du péché, et un retour ou une conversion à Dieu ; ceci se fait en peu de moments, après lesquels il faut entrer dans Jésus-Christ, qui est la voie, et suivre ses traces.

Cette voix qui fut *entendue du ciel* était un témoignage de l'innocence de Jésus-Christ, et une confirmation qui se donnait à S. Jean Baptiste de ce qu'était le Sauveur du monde.

Elle nous est aussi un signe de ce qui arrive dans la pénitence ; premièrement le ciel, qui nous était fermé à cause de nos péchés, nous est d'abord ouvert. Ô Dieu ! votre miséricorde se trouve toujours prête pour recevoir le pécheur qui se convertit. Secondement, l'Esprit saint de Dieu *descend* sur cette âme au lieu de l'esprit du Démon, qui la possédait ; cet Esprit descend *en forme de colombe*, pour marquer la simplicité avec laquelle l'âme doit entrer dans les voies de Dieu et y marcher. Ô Dieu ! vous ne demandez qu'à vous communiquer aux hommes. Le pécheur n'ouvre pas plutôt son cœur à la pénitence que vous lui ouvrez le vôtre, qui est marqué par le *ciel* pour l'y recevoir ! Un moment rend ami de Dieu son plus mortel ennemi ; et aussitôt après la conversion, si l'âme était bien instruite pour se rendre attentive à Dieu, elle entendrait sa voix divine dans son fond, où elle lui ferait des caresses, et la traiterait de *fille*.

Nous apprenons aussi par cette voix que sitôt après la pénitence, il faut suivre ce *Fils* très-cher, et lui donner toute notre attention, sans plus nous amuser à nous occuper du passé, ni perdre le temps à des réflexions inutiles autour de nous-mêmes. Il faut d'abord aller à Jésus-Christ ; et c'est une vaine terreur que l'on donne aux pénitents que de leur dire qu'il faut demeurer des années dans les exercices pénibles de la pénitence avant que d'aller à Jésus-Christ. Le Sauveur de tous les hommes est le plus prompt refuge, et le plus sûr asile de tous les hommes. Croyez-moi, pauvres pécheurs, votre pénitence sera toujours incertaine et ne sera jamais assurée tant que vous n'irez pas à Jésus-Christ. C'est lui qui vous recevra et qui vous introduira d'abord de l'acte de pénitence dans l'habitude de la pénitence, et qui vous fera avancer à grands pas dans la conversion, sans qu'il soit nécessaire de vous tenir toujours à la porte. Il ne demande qu'à vous recevoir ; et ce n'est pas humilité de se retirer de Jésus-Christ, mais bien de s'en approcher, puisque cette vertu ne se peut non plus trouver hors de lui que toutes les autres, et que l'humilité étant un fruit, ou plutôt un composé de sa

vérité et de son amour, ceux-là sont les plus humbles qui s'approchent le plus de lui. Dieu se plaît uniquement dans son Fils ; et il ne peut se plaire en nulle chose que par lui. Jetez-vous d'abord en Jésus-Christ, pauvres pécheurs ; et vous serez aussitôt agréables à Dieu.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications
et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1683.

Jean rendit encore ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du Ciel comme une colombe, et il est demeuré sur lui.

Pour moi, je ne le connaissais pas : mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint Esprit est celui qui baptise par le S. Esprit.

On connaît l'Esprit du Seigneur lorsqu'il demeure sur une âme par sa simplicité : mais cet Esprit ne repose et ne demeure que sur Jésus-Christ. Il faut que l'on soit devenu Jésus-Christ par participation à tous ses états avant que d'avoir cette demeure permanente de l'Esprit Saint. L'Esprit se repose bien quelque temps sur les âmes justes ; mais afin qu'il y fasse sa résidence, il faut qu'elles soient devenues un autre Jésus-Christ. La simplicité du dehors et la transformation du dedans en Jésus-Christ font demeurer le S. Esprit dans l'âme.

S. Jean dit encore qu'il ignorait qui il était, quoiqu'il fût certain de la vérité qu'il était dans le monde ; mais *il ne le connaissait pas* par la vue : la pénitence a bien la foi que Jésus-Christ est, et qu'il est dans l'âme ; mais elle n'a pas la véritable expérience de ce qu'il est, jusqu'à ce que celui même qui l'a envoyée devant lui pour lui préparer le chemin se manifeste à elle ; sitôt qu'il se manifeste, elle est ravie de joie.

Il lui a été dit que *celui sur qui le S. Esprit se repose est celui-là qui baptise par l'Esprit* ; c'est-à-dire que Jésus-Christ est le seul en qui le S. Esprit se soit véritablement reposé, non seulement à cause de la concomitance qu'il y a entre les Personnes divines, qui fait que le Verbe est toujours accompagné de l'Esprit Saint, mais encore parce qu'il y repose dans son Incarnation. Marie ne conçut le Verbe que parce qu'il la couvrit de son ombre ; et le S. Esprit s'y repose encore au baptême de Jésus-Christ, pour faire voir que Jésus-Christ avait mérité pour les hommes un baptême qui leur devait communiquer la grâce du S. Esprit qui, reposant sur ces eaux, les rendait fécondes, afin qu'elles pussent opérer la grâce méritée par Jésus-Christ. Mais de même que le baptême de Jean n'était qu'une figure de celui de Jésus-Christ, qu'il était de très-peu de valeur, et qu'il n'en avait que dans celui que Jésus-Christ devait recevoir, de même la pénitence extérieure n'est qu'une figure de l'intérieure, et n'a de valeur que celle qu'elle emprunte de Jésus-Christ, qui l'opère en l'âme d'une manière bien plus parfaite.

Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

Sitôt que l'âme pénitente découvre Jésus-Christ en elle, elle voit une si grande différence de ce qu'elle éprouve avec ce qu'elle avait auparavant, qu'elle ne peut s'empêcher de *rendre ce témoignage qu'il est le Fils de Dieu*. Elle dit : Ô c'est à présent que Dieu opère en moi ! et cette pénitence intérieure, que je sens venir de lui, est bien autre que celle que j'ai faite par mes efforts. Ô que véritablement Dieu l'opère dans mon âme ! Je ne puis douter qu'elle ne soit de Dieu ; et je rends ce témoignage qu'il est le Fils de Dieu. On peut voir par tout ceci combien la pénitence est nécessaire pour nous faire connaître Jésus-Christ ; mais sitôt qu'on l'a connu, il faut le suivre.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications
et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1683.

Les envoyés demandèrent à Jean : « Depuis quand connais-tu cet homme étrange, et d'où tiens-tu ce que tu dis à Son sujet ? » Jean répondit très naturellement qu'en tant qu'homme il ne Le connaissait pas auparavant, mais que Son esprit le lui avait révélé et l'avait poussé à préparer les hommes à se laver de leurs fautes avec l'eau du Jourdain.

Jean montre ici qu'il Me voit pour la première fois sous une forme humaine et que Mon esprit lui révèle qui Je suis. Les envoyés ont aussi cet homme devant eux et L'observent pendant le bref instant du baptême que Jean hésitait tout d'abord à accomplir, pensant que c'était à Moi de le baptiser, et non l'inverse, mais à Mon désir exprès qu'il en soit ainsi, il cède et accepte de Me baptiser. Il voit alors en lui que c'est Mon esprit qui l'a poussé à Béthabara, et que Mon esprit est l'esprit de Dieu, car c'est Mon propre esprit originel qui apparaît sous la forme d'un petit nuage lumineux, à la façon d'une colombe qui se laisse tomber du ciel de lumière sur Moi et reste au-dessus de Ma tête. C'est alors qu'il entendit ces mots :

« Voici Mon fils bien-aimé, ou voici Ma lumière, Mon propre être originel en qui Il m'a plu de mettre l'amour essentiel qui existe de toute éternité. Voilà celui que vous devez entendre ! »

C'est pourquoi Jean dit : « Je ne L'aurais pas reconnu. »

Après avoir accompli ce baptême, Jean raconta aux envoyés ce qu'il avait vu et entendu et jura avoir baptisé l'Agneau de Dieu, le Messie attendu de tout Israël, dont il annonçait la venue. « Il est vraiment le Fils de Dieu, c'est-à-dire le propre être primordial et originel de Dieu en Dieu ! »

Et Jean dit avoir vu de ses propres yeux l'Esprit de Dieu descendre sur cet homme et demeurer sur Lui, non pas comme si cet homme avait reçu un tel esprit pour la première fois, mais parce que ce phénomène était apparu à Jean pour qu'il reconnaisse Celui qu'il ne connaissait pas encore !

Il n'y a donc pas lieu de se demander si les envoyés de Jérusalem ont vu et entendu tout cela. L'éternelle réponse suffit : – Ce ne sera révélé qu'aux petits et aux simples, mais aux sages de ce monde, cela restera voilé et caché.

Jacob LORBER, *Grand Évangile de Jean*, tome I, 1877.

Jean-Baptiste reconnut son Seigneur aussitôt qu'il Me vit la première fois ; parce que, tandis qu'il procédait à Mon baptême extérieur, J'accomplis son baptême intérieur ; de sorte que la vue intérieure lui fut ouverte et il vit dans la forme de la colombe, qui symbolise l'innocence, Mon union avec le monde spirituel.

La renaissance spirituelle sur la terre se répète quotidiennement. Ainsi, maintenant, il y a des Jean-Baptiste et des Jean Mes bien-aimés et des apôtres ; chacun d'eux doit œuvrer selon la mission qui lui a été confiée.

Gottfried MAYERHOFER, *Les 53 sermons du Seigneur*, 1871-1872.

Moi, en tant que Christ et Dieu en personne, Je me soumis au baptême matériel visible de l'eau pour vous indiquer de quelle façon vous deviez dans le temps actuel, avec spontanéité et humilité, vous soumettre à l'invisible baptême de Mon esprit.

Gottfried MAYERHOFER, *Les 53 sermons du Seigneur*, 1871-1872.

Le doux Jésus, l'humble Nazaréen, qui avait attendu l'heure où la parole divine jaillirait de ses lèvres, est allé chercher Jean sur les rives du Jourdain pour recevoir les eaux du baptême. Jésus était-il en quête de purification ? Non, peuple. Allait-il célébrer un rite ? Non, peuple. Jésus savait que l'heure était venue de célébrer le baptême. Jésus savait que l'heure était venue où il cessait d'être, où l'homme disparaissait pour laisser parler l'Esprit, et il voulait marquer cette heure par un acte qui resterait gravé dans la mémoire de l'humanité.

Les eaux symboliques n'avaient pas à laver une tache, mais pour l'exemple de l'humanité, elles dépouillaient ce corps de toute attache avec le monde, afin de lui permettre de fusionner volontairement avec l'esprit. C'est alors que les témoins de cet acte entendirent une voix divine humanisée dire : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. »

Et à partir de ce moment, la Parole de Dieu est devenue parole de vie éternelle sur les lèvres de Jésus, parce que le Christ s'est manifesté en plénitude à travers lui. Les hommes l'appelaient Rabbi, Maître,

Enseignant, Messenger, Messie et Fils de Dieu.

Pendant trois ans, J'ai parlé au monde par ces lèvres, sans qu'aucune de Mes paroles ou de Mes pensées ne soit déformée par cet esprit, sans qu'aucun de ses actes ne soit en désaccord avec Ma volonté. Car Jésus et le Christ, l'homme et l'esprit, ne faisaient qu'un, comme le Christ ne fait qu'un avec le Père.

Le Livre de la Vie véritable, tome 10, enseignement 308, Mexique, 1866-1950.

Voici venu le temps où le nouvel homme commence sa mission. Son âge terrestre est rempli ; son âge céleste va commencer. La première loi qu'il va subir en entrant dans cet âge céleste, c'est le baptême corporel, et ce baptême, il faut qu'il le reçoive de la main de son guide, afin de pouvoir ensuite recevoir le baptême Divin de la main du Créateur. C'est notre compagnon fidèle qui est chargé d'opérer sur nous ce baptême corporel, parce que sa fonction est de nous défendre, de nous préserver, de nous purifier de tout ce qu'il y a d'hétérogène autour de nous, enfin de rompre la barrière qui nous sépare de notre seul et universel principe de réaction qui est la Divinité. [...]

C'est sans doute une honte et une humiliation pour nous d'avoir à recevoir ce baptême corporel régénérateur par la main d'une créature spirituelle dont nous sommes destinés à être un jour les maîtres et les juges, puisque nous devons juger les anges, et la justice même ¹ ; mais telle est la suite de l'immense transposition qui s'est faite au moment du péché, et c'est encore une grâce infiniment grande que nous fait ici la miséricorde Divine, de permettre que la main de la créature spirituelle puisse rompre nos chaînes, pour nous mettre dans le cas de recevoir la vie supérieure et créatrice dont nous sommes si prodigieusement éloignés.

Cet ange fidèle, et rempli d'amour pour nous, désire sûrement avec beaucoup d'ardeur d'opérer sur nous cette œuvre salutaire, mais il le désire aussi pour son propre compte, parce qu'il ne peut jouir de la vie Divine que par notre organe. Néanmoins, comme tout son être est humilité, il attend, dans sa douce patience, que les moments soient arrivés, que les mesures soient à leur point, et surtout que l'ordre lui soit donné de remplir son œuvre ; car il s'est dévoué à l'obéissance, nous offrant par-là, le premier, l'exemple de la manière dont nous devons nous conduire envers Dieu.

Ce sont tous ces mouvements-là qui se sont passés dans S. Jean-Baptiste, lorsque le Réparateur vint le trouver près du Jourdain pour être baptisé par lui ; il savait que celui qui serait envoyé *devait baptiser dans l'esprit et dans le feu* ; il savait *qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers* ; il n'osait, par humilité, baptiser le Seigneur ; ce ne fut que quand il en eut reçu l'ordre de sa part qu'il s'y détermina ; et ce St. Jean nous est donné dans l'évangile comme marchant dans l'esprit et la vertu d'Élie, ou comme étant Élie lui-même, c'est-à-dire l'esprit du Seigneur : aussi était-il le précurseur.

Lorsque ce baptême corporel est opéré sur nous par l'eau de l'esprit, alors le nouvel homme sort des eaux où il avait été plongé, et c'est quand il a mis le pied sur la terre qu'une voix du ciel se fait entendre et dit : *C'est mon fils bien aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection* ; jusque-là ce nouvel homme était bien le fils de Dieu, puisqu'il avait été conçu par l'esprit, et que par ce même esprit il avait reçu la naissance ; mais son nom et sa famille Divine n'avaient point été promulgués, et tant que cette barrière qui devait céder à l'eau de l'esprit n'aurait point été rompue, le nouvel homme n'aurait pu recevoir de la part de son père cet aveu authentique par lequel il le reconnaît pour son fils, et lui assure par-là non-seulement son existence parmi *les nations*, mais aussi les droits les plus constants à son *légitime héritage*.

Ce n'est donc qu'alors que la Divinité commence à faire réellement son entrée en nous, et que nous avons l'espoir de voir descendre en nous les trois principes Divins qui viendront s'y établir pour y opérer, par leur suprême *indissolubilité*, une union intime des trois principes qui nous constituent personnellement, union qui, de ces trois principes, ne doit faire en nous qu'un seul principe, et les manifester toujours dans cette unité forte et harmonique, dans quelque lieu, dans quelques circonstances, dans quelque œuvre, et dans

¹ « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » (I Cor. 6, 3.)

quelque portion de nous-mêmes que nous en ayons besoin.

Cette entrée de Dieu en nous est le principal désir et l'objet essentiel de la Divinité ; aussi nous n'avons qu'une idée bien faible des efforts qu'elle fait pour remplir ce but ; et s'il y a quelque chose de lamentable dans notre existence, c'est de sentir et d'éprouver que nous fermons nous-même l'accès à cette Divinité, c'est de sentir physiquement qu'elle circule continuellement autour de nous pour trouver un sentier par où elle puisse s'introduire jusque dans notre cœur, et que nous, au contraire, nous nous efforçons tellement de lui rendre la voie étroite qu'elle soit obligée de se froisser et de se mettre en sang pour pénétrer en nous et nous apporter la vie ; c'est de sentir que l'amour qu'elle a pour nous lui rend supportables toutes ces douleurs, et qu'elle ne murmure point, qu'elle ne se rebute point de verser des larmes, pourvu que le feu de sa charité perce les obstacles et triomphe dans la sainte gloire de son amour, tandis que nous, dans nos abominables ténèbres et dans nos voies pleines d'iniquité, nous fermons l'oreille à ses sollicitations, et nous restons insensibles à sa tendresse.

Cependant quelles sont les vues qu'elle a sur nous ? C'est de nous appeler et de nous faire relever du milieu des morts, c'est de nous délivrer de la fange et de l'infection dans laquelle nous sommes étendus, c'est de nous rendre assez lumineux par le feu de son esprit pour que nous puissions, les uns et les autres, nous servir de guides et de points de ralliement dans nos abîmes, et nous arracher ensemble par sa Divine puissance à ce séjour sépulcral dans lequel nous ne sommes autre chose que de vrais cadavres.

Or, le moindre rayon de sa parole suffit pour opérer en nous ce prodige, pour nous remplir tous entiers de force, d'amour, et de lumière, et substituer en nous des vertus et des facultés caractérisées, à la place de cet état ténébreux et insignifiant qui est le propre de la région que nous habitons ; et c'est le rayon de cette parole que nous nous efforçons soigneusement de repousser de nous, comme s'il devait nous donner la mort.

Le nouvel homme n'a point voulu suivre ces voies erronées. Il a été conçu dans *Nazareth*, il a vécu parmi les *Nazaréens*, et selon les usages et les lois des *Nazaréens* ; et quand son âge a été arrivé, il s'est porté vers le Jourdain, qui est la frontière de la terre promise ; là, il s'est soumis humblement à la main de son guide et de son précurseur qui s'est baissé pour prendre des eaux du fleuve, et les a répandues sur la tête et sur toute la personne intérieure de ce nazaréen.

Ce baptême invisible, dont le baptême visible du Réparateur nous donne l'intelligence, opère un double effet sur le nouvel homme. Non-seulement ce nouvel homme entend, comme le Réparateur, ces paroles consolantes : *C'est mon fils bien aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection* ; mais il aperçoit, comme lui, dans la profondeur de son être, des trésors cachés dont il n'ignorait pas toute la valeur, mais qui ne lui étaient pas encore découverts, et qui ne pouvaient l'être que par l'organe de ce baptême invisible qui ne peut lui être administré que par son guide. Dès l'instant que ce baptême invisible lui est administré, la voix divine peut entrer en lui comme dans sa propre forme, et le pénétrer dans toutes les facultés qui le constituent ; et c'est à mesure qu'elle le pénètre ainsi dans toutes ses facultés qu'il découvre en lui-même les richesses dont il est doué par sa nature Divine, et l'emploi qu'il doit faire de ces richesses pour la gloire de celui dont il les a reçues.

Ces richesses consistent principalement en sept canaux spirituels qui attendaient tous l'ordination sacramentelle pour pouvoir commencer à reprendre leur activité, et pour redevenir les organes de la source suprême, dont ils doivent transmettre les eaux fertilisantes dans toutes les régions frappées de stérilité ; ces sept canaux se trouvent avoir entre eux la correspondance la plus parfaite, et quoiqu'ils aient chacun un caractère et une propriété différente, l'un ne peut agir sans le concours des autres, ou sans que ses rapports avec les autres canaux ne soient déterminés. C'est ainsi que, par la manifestation que la vérité universelle nous offre dans l'harmonie musicale, aucun son ne peut exister sans que ses relations ne soient établies sur-le-champ avec tous les autres sons.

Louis-Claude de SAINT-MARTIN, *Le Nouvel Homme*, 1796.